

Solaris

Solarius

ou Dialogue avec le Vent.

Pièce d'Eternité

Personnages :

- Aioleos.
- Ata.
- Lil.
- Meti.

Le décor sera le même pour toute la pièce : une étendue déserte, nue et sans végétation, seulement ponctuée de quelques ondulations. La lumière doit se distribuer du sol jusqu'à environ cinq mètres de hauteur et subir des variations d'intensité depuis la plus éclatante blancheur jusqu'à la quasi pénombre. Les personnages sont distribués comme les âges de la vie : Aioleos, un homme adulte ; Ata, un homme âgé ; Lil, une femme encore jeune ; Meti, un(e) jeune enfant ou adolescent(e). Toute latitude est donnée pour les costumes qui doivent être simples, assez similaires, stricts et sans recherche.

L'Eveil

La scène s'ouvre dans la pénombre la plus faible. Aioleos est allongé sur le côté, les mains réunies sous son oreille, les jambes étendues mais croisées l'une sur l'autre. La lumière croît jusqu'à tenir dans son espace des cinq mètres une valeur forte. Le personnage doit alors s'éveiller lentement.

Aioleos : (s'éveillant et se mettant peu à peu debout) Quel est ce jour qui vient sur cette terre éparse ? Il surgit de tous côtés à la fois pour me faire vivant et je ne distingue rien au-delà de lui. Il est là, désormais, me privant d'un quelconque refuge, même d'une ombre jetée au sol où ma peur pourrait croître. Etrange pays en vérité que celui que l'on m'offre... (il passe ses mains sur ses bras) Je n'ai pas de douleur en moi, je suis sans tristesse aucune et pourtant ...

Je cherche un souvenir, une parole ancienne, une figure amie, une clameur reconnaissable or mon esprit n'a rien de pareil en lui. (il se met à genoux et passe les mains sur le sol) Voilà ma pensée, la voilà aussi lisse que cette surface qui me porte. Tout demeure à y faire, pour sûr ! ... Quoi faire au juste ? Marcher droit devant soi en espérant toute rencontre ; à quoi bon. Est-on certain d'une rencontre ici ? Attendre à nouveau le sommeil serait meilleur sans doute. Plongé en lui s'assemblent les songes qui, au moins, nous donnent des souvenirs... Je n'ai de souvenirs pour rien ; alors il n'y a qu'à marcher, marcher longtemps ; marcher toujours ... Être celui qui marche veut dire quelque chose ; apprendre même si le monde alentours demeure immobile et privé d'attraits. C'est vivre ... Singulier. (Ata entre en

scène, tenant un cube de bois ; il le pose et s'assied sans parler. Aioleos s'approche lentement et tourne autour de lui) Où sommes-nous ?

Ata : Quelle importance ?

Aioleos : Et d'abord qui es-tu ?

Ata : S'il te faut un nom, je suis Ata.

Aioleos : Tu es vieux.

Ata : Cela peut se dire ainsi.

Aioleos : Ceux qui ont vécu longtemps connaissent le nom des choses. Ils savent quelques bribes du passé et des lieux traversés.

Ata : Nous sommes en un lieu immobile. Un exil.

Aioleos : L'exil, dis-tu ?

Ata : Non pas l'Exil mais un exil parmi tant d'autres. Le plus fort cependant. Il a pour nom Solarius... Un beau nom.

Aioleos : Qu'est-ce que Solarius ?

Ata : Un rivage de soi-même.

Aioleos : Tu t'exprimes par énigmes, vieil homme.

Ata : Un rivage d'où l'océan s'est retiré. N'en est-il point ainsi de toute solitude ? (un silence)

Aioleos : As-tu vu autrefois ce rivage ?

Ata : Non. Quelqu'un me l'a décrit.

Aioleos : Quelqu'un ? Nous sommes donc en nombre.

Ata : Pas vraiment mais elle se trouvait ici avant toi, avant moi.

Aioleos : Quel est son nom ?

Ata : Elle te le dira lorsque tu la verras. Je l'ai oublié de toute façon. J'oublie tout ce que je contemple, tout ce que j'aborde. Il n'y a que cela à faire sur Solarius : oublier.

Aioleos : Sais-tu quand ...

Ata : Je t'ai dit que je ne sais. (un silence)

Aioleos : Nous sommes dans la lumière d'un soleil.

Ata : Il se trouve au-dessous de toi.

Aioleos : Je ne vois qu'un léger voile ; un voile parfumé comme celui d'une déesse antique.

Ata : L'image est bonne. Je n'y avais point songé ... Un soleil, peut-être ... Cette force n'a de limite ; elle nous retient avec cette lumière tout comme elle suspend l'instant lui-même. Tant de temps a passé toutefois ...

Aioleos : Qu'en sais-tu ?

Ata : C'était hier et c'est toujours ainsi sur Solarius. À se demander si le temps existe.

Aioleos : J'ai toute la durée pour moi.

Ata : (narquois) Ah ! Que comptes-tu en faire ?

Aioleos : Des rencontres.

Ata : Ne t'illusionnes point. Solarius est aussi le nom d'un désert.

Aioleos : Que veux-tu dire ?

Ata : Chaque fois que tu t'endormiras, ce que tu as vécu ou parcouru sera anéanti par l'oubli.

Aioleos : Tu veux dire que tu n'existes que parce que je le veux bien ?

Ata : La réciproque vaut de même.

Aioleos : Qu'avons-nous fait pour mériter la chose ?

Ata : Encore tes questions.

Aioleos : Je suis ainsi fait. Je souhaite comprendre l'instant qui me porte, l'espace que je parcours.

Ata : Vaine démarche, crois-moi.

Aioleos : Enfin, si l'on te suit peu importe le sens de notre existence.

Ata : Tu as compris.

Aioleos : Et si j'ai envie moi, qu'elle ait un sens, un vouloir, une idée.

Ata : Tu est jeune. Cela te passera.

Aioleos : J'en doute pour le moins.

Ata : Tout passe sur Solarius. Tout y demeure comme au fond d'une mer morte dans l'affreux goût salé d'une histoire infinie.

Aioleos : Serais-tu résigné, vieil homme ?

Ata : Non. J'existe dans cette certitude.

Aioleos : Une certitude dépourvue d'espoir quelconque.

Ata : L'espoir n'est qu'un vêtement superflu, une défroque que l'on abandonne face à la Vérité.

Aioleos : Et quelle vérité défendre ?

Ata : Celle pourquoi je te parle.

Aioleos : Mais encore ?

Ata : Autrefois je fus tout ce que tu peux imaginer : riche, amoureux, prêt à tous les combats mais aussi les défaites pourvu que les mots et les actes soient sonores, tel le bronze lui-même. De tout cela j'ai goûté certainement ... Puis je l'ai effacé de ma mémoire ou mieux, elle s'est anéantie. On nomme cela mourir, je crois. Abandon et Exil sont frères.

Aioleos : Pour échouer ici, donc.

Ata : J'ai toujours vécu en ce pays.

Aioleos : Mais que me dis-tu ? Où sont les vestiges de cette vie dont tu parles ?

Ata : Tout autour de toi. Regarde.

Aioleos : (regardant à la ronde) Je ne distingue quoi que ce soit.

Ata : Tu es bien le vent. Le vent parcourt l'espace devant lui, il ne s'arrête et rien ne l'arrête. Il façonne ou détruit, tord et distord, chuchote sa ou ses vérités plus folles les unes que les autres. Il ne contemple que lui-même ; voici pourquoi j'aime parler avec toi.

Aioleos : Quel étrange vieillard tu fais ! Qui te dit que je te suivrai dans ce labyrinthe ?

Ata : Tu n'as guère le choix ; nous sommes seuls. (un silence)

Aioleos : Seuls vraiment ? Tu parlais d'une autre personne tantôt.

Ata : Vraiment ?

Aioleos : Un autre toi-même, peut-être.

Ata : Si tu le dis ...

Aioleos : Nous allons marcher ensemble désormais.

Ata : Je ne bougerai point d'ici.

Aioleos : À ta guise. (il fait mine de partir) As-tu une raison pour cela ?

Ata : Où que te portent tes pas, tout se ressemble en ce monde. La différence c'est toi qui la fais, tu l'imagines, tu la pares des couleurs qu'il te faut. Ici ou ailleurs ...

Aioleos : J'ai besoin de me porter autre part, sans cesse.

Ata : Je comprends.

Aioleos : Vieillard, tu ne sais plus voyager.

Ata : Non. L'émotion vient à moi.

Aioleos : Qui te l'apporte ?

Ata : Mais toi, voyons. (la pénombre retombe ; Ata se penche les avants-bras sur ses cuisses. Aioleos marche autour de lui en décrivant des cercles, s'interrompant parfois)

Aioleos : Tu me parlais ?

Ata : Non.

Aioleos : Tu ne veux me parler.

Ata : Détrompe-toi. Je n'attends que cela.

Aioleos : Qui t'empêche ?

Ata : Les premiers mots sont les plus difficiles. Je ne les trouve point la plupart du temps parce que je les veux uniques, brillants, sans appel. Tu vois, j'ai encore du sentiment ! Je ne les finis

pas et cela m'attriste énormément. Comment te dire ? Un vrai chagrin qui m'envahit. Alors j'attends que tu t'exprimes dans le plus pur silence. Je patiente encore et encore. J'ai peur aussi.

Aioleos : Tu as peur de moi ?

Ata : J'ai peur que tu ne paraisse si je te nomme, si je te prie. La plupart des fois quand on te demande, viens-tu ?

Aioleos : Je fais comme je l'entends.

Ata : Bien sûr. Le vent fait toujours ce qui lui chante.

Aioleos : Tu as donc des mots à me dire.

Ata : Beaucoup.

Aioleos : Je t'écoute.

Ata : Je peux te dire des mots d'amour, puis de haine ; je puis te dire ainsi mes désirs les plus fous. Je les sais tous ces mots puissants et fiers. Je puis te dire encore des mots creux, vides comme un tambour résonne vainement sur une branche d'arbre. Ces quelques mots que la plupart prononcent pour se rassurer, pauvres qu'ils sont devenus. Je sais prononcer des paroles guerrières, des paroles vermeilles qui claquent telles des bannières au moment des batailles. Des syllabes douces pareilles au miel doré ensorcelant les filles ; âcres aussi tel du fiel le plus pur. Je connais des formules cachées qui ouvrent les montagnes et séparent les mers. Belles incantations pour enchanter les bêtes, les faisant venir à moi semblables à de vifs talismans. Avec eux assemblés je puis parer ce monde inerte de toutes les splendeurs, de villes scintillantes, de forêts millénaires et d'êtres consolés. Je sais décrire la tristesse du cher pays perdu, sa

terre noire qui nous manque, lové dans l'océan mouvant de toute part. Pour ceci il n'y a pas meilleur que moi, le vent.

Aioleos : Je t'ai mal jugé. Je te croyais sans âme.

Ata : J'étais un lion, là-bas.

Aioleos : De quoi veux-tu parler ?

Ata : De ma jeunesse.

Aioleos : Le pays perdu.

Ata : Non ; le pays oublié seulement.

Aioleos : Je t'aiderai à retrouver le chemin du souvenir.

Ata : As-tu véritablement ce pouvoir ?

Aioleos : Oui puisque je suis mouvement, songe libre et ...

Ata : Impossible. Trop tard. Tu mens.

Aioleos : Ne veux-tu essayer, cette fois ?

Ata : Tu es cruel, le vent.

Aioleos : Nous sommes seuls, tu l'as dit et le choix t'appartient.
(un silence)

Ata : (se levant de son siège) Soit. Marchons un peu ensemble.
(ils parcourent lentement la scène cote à cote)

Aioleos : Il est vrai, je pose souvent des questions.

Ata : Tu demeures dans ton rôle, le vent. Qui sans cela les poserait ?

Aioleos : J'aime bien répéter les choses qui me tiennent à coeur.

Ata : J'avais cru remarquer. Tu es obstiné, impatient et querelleur.

Aioleos : Tant que cela ?

Ata : Certes.

Aioleos : Et toi, faiseur de paroles subtiles, qu'attends-tu de mes actes ?

Ata : Rien en particulier. J'entends tes dires, si je puis. Je redresse la croix de la tombe de l'ami que tu as renversée. Je referme la porte que tu as ouverte. J'ôte une à une les feuilles que tu as jetées dans mon jardin. J'apprécie ta douce caresse l'été ; je redoute en hiver ta morsure glacée. Tu le vois, il s'agit de simples moments vécus sans y penser.

Aioleos : Je ne te crois point. Je suis plus que ceci.

Ata : Peut-être.

Aioleos : Mais encore.

Ata : Ce que l'on donne au vent est répété partout. (un silence)

Aioleos : (riant) Je ne sais garder aucun secret, en vérité.

Ata : Les secrets, tous les secrets finissent par se connaître.
Alors que les mystères ...

Aioleos : Tu veux me dire les mystères.

Ata : Non car tu les connais chacun par leur chair.

Aioleos : Tu es subtil, vieil homme.

Ata : Je t'écoute depuis que je sais marcher.

Aioleos : Tu y as perdu ta vie.

Ata : Souvent ; c'est le cas de le dire. (Ata revient s'asseoir
dans la même position ; la lumière croît de nouveau)

Aioleos : T'ai-je fait du mal ?

Ata : Bien entendu.

Aioleos : Je regrette.

Ata : Tu mens encore.

Aioleos : En définitive tu n'as point tort.

Ata : Depuis quand le vent qui est sans mémoire aurait à se
reprocher quelque méfait ?

Aioleos : Je tentais de t'adoucir.

Ata : Epargne cet effort. Tu es capable de tout, de tout prendre.

Aioleos : Ainsi tu le penses.

Ata : Je ne fais que constater ton œuvre. Tu m'as pris cent navires autrefois pour les fracasser sur les rochers baignés d'écume amère. Tu m'as enlevé les blés d'été couchés comme des morts après rude bataille. Tu as détruit ma maison que j'avais mis tant d'ardeur à construire et aussi emporté des amis dans tes bras insensés. A cause de toi j'ai perdu de quoi vivre.

Aioleos : J'existe ainsi parfois.

Ata : Je l'accepte. Cela fait partie de ce jeu que tu mènes depuis toujours. (un silence)

Aioleos : Je peux aussi te faire don du printemps.

Ata : Le printemps n'a pas cours sur Solarius.

Aioleos : Désormais oui.

Ata : Je demande des signes.

Aioleos : Un instant veux-tu, vieil homme. (Aioleos se met alors à danser lentement en levant une jambe puis l'autre, en levant les bras et les baissant, en tournant sur lui-même pour tomber à genoux, se relevant ensuite. La lumière faiblit alors puis revient teintée de rose et de bleu. Elle se fragmente ensuite en paillettes dorées qui donnent à cette atmosphère une féerie parcourue d'éclairs successifs. Puis tout redevient comme avant.)

Ata : Est-ce tout ? Tout ce que tu sais faire ?

Aioleos : Un peu de patience.

Ata : Je veux bien attendre. Cela ne coûte qu'un peu de silence.

Aioleos : Il vient. (Le fond de la scène se met en mouvement avec des toiles fines de couleurs très vives qui la traversent et passent entre elles ; elles envahissent la scène entièrement comme des vagues animées par un mouvement rapide, les laissant tous deux immergés à mi-corps. Le bruit associé à ceci est celui d'un vent doux sifflant légèrement.)

Ata : Ce n'est que cela ton printemps ? Voilà qui semble beau mais le mien le surpasse.

Aioleos : A quoi ressemble ton printemps ?

Ata : Tout autre chose.

Aioleos : Mais encore.

Ata : Les fleurs, les oiseaux réunis à nouveau ; la solitude pour les contempler. La nuit d'abord, douce, fraîche comme la main d'une mère sur un front d'enfant brûlé de fièvre ... Puis lentement l'aurore timide qui s'avance dont on ne sait si elle saura conquérir ces espaces encore endormis. Le chant de paix qui s'élève en cet instant jamais je ne peux l'oublier même au pire acte du malheur. Les oiseaux le savent par coeur ; sans faiblir ils l'entonnent et soudain nos yeux clos s'ouvrent, notre esprit s'élance au milieu de l'espace très pur. C'est l'Eveil !

Aioleos : Je ne puis te l'offrir.

Ata : Je le savais. Merci de t'être donné tout ce mal. (progressivement les effets de lumière cessent et les toiles tombent

au sol pour disparaître) Solarius, je te l'ai dit, n'est pas autre chose qu'un rivage déserté ; la part de nous-même où rode un éternel silence.

Aioleos : Pourtant nous nous parlons.

Ata : Crois-tu ? Le vent n'écoute que lui-même.

Aioleos : Qui te dit que tu n'es pas ma création, mon œuvre d'un éclair ?

Ata : Non. J'existe en dehors de toi parce que j'imagine autre chose que ton souffle.

Aioleos : Or si je me rendors ...

Ata : Je reviendrai à mon propre sommeil, à mon propre soleil qui pour l'instant t'éclaire et te prête quelque vie.

Aioleos : C'est donc moi qui te suis redevable.

Ata : Si cela te convient ...

Aioleos : Je m'en contenterai. (un silence) Pourquoi as-tu évoqué la croix d'un ami ?

Ata : Tu es bien le vent. Tu ne sais rien de tes actes ; c'était un ami très cher, un ami comme dans la jeunesse. Tu me l'as pris ; d'un coup.

Aioleos : Raconte-moi.

Ata : A quoi bon ? Tu auras oublié dès mon récit achevé.

Aioleos : Fais-le quand même puisque nous en parlons. Au gré de ton histoire ton ami revivra.

Ata : Ressusciter les morts n'est pas en mon pouvoir.

Aioleos : Bien sûr que si. Tu me disais tantôt savoir les mots puissants, les paroles d'amour ou bien de haine. Décrire ton ami, le dépeindre au plus près va lui redonner forme et vigueur. Peut-être vais-je oublier dès la fin de son histoire mais ces mots je les porterai au loin vers d'autres qui sauront les entendre ; peut-être les retenir.

Ata : Pour une fois te voici généreux, le vent.

Aioleos : Je ne sais ce que tu veux dire.

Ata : Tu fais ainsi quelque chose pour moi. Tu n'y es point obligé.

Aioleos : Il me plaît, en cette heure, d'écouter ton récit. (un silence)

Ata : Mon ami était comme l'est tout ami, une partie de soi. Loin de moi, il manquait ; à ma vue il convenait par sa présence rassurante. Partager nos envies, nos songes, nos colères se faisait sans effort et si nos pensées divergeaient elles ne s'en respectaient que plus encore. Au gré de nos voyages, de nos études forcément différentes, ce lien se nouait en dehors de la conscience elle-même. Nous avons eu de la sorte des moments de partage sans égal car il ne suffit point d'être ensemble dans le rire ou la peine, il faut s'interroger sur le sens de ce monde, notre place en lui. Nous avons eu des moments de démente sans tomber

cependant dans l'obscur folie ou l'idée fanatique. Nous aurions pu, peut-être ... Peut-être.

Car le monde est mauvais, noir, cruel en son spectacle quotidien. Très vite l'on comprend que la révolte naît de l'impuissance qui est nôtre à jamais. Nous sommes tels des insectes en la vaste prairie, des fétus de paille, des brins de pollen que tu emportes, toi, le vent. (un silence)

Aioleos : Je sais ce que j'emporte.

Ata : Tu emportes l'ami ; un jour tu le fais. Parce que pour un temps la vie t'a séparé de ce frère. Qu'il a pris femme ailleurs, qu'il travaille au loin parmi des étrangers. Toi-même tu gagnes à présent ta vie, tu la perds pour les autres, par les autres. Soudain l'un de ceux-là vient te dire qu'il n'est plus. Sa voix tu ne l'entendras jamais encore sinon en ta mémoire, son sourire sera figé, sa présence absente. Les quelques images que tu possèdes jauniront, flétriront tandis que toi, le survivant, tu courberas le front vers la terre où il repose. Parfois tu sauras, cela longtemps après, sa mort et c'est comme si l'on assassinait une part de toi-même. Tu sais faire très bien la chose, le vent.

Aioleos : Tu me décris la vie, non pas mes actes.

Ata : Tu fais partie de la vie puisque tu es dans son souffle lui-même.

Aioleos : Ton ami était beau ?

Ata : Non. Pas que je sache.

Aioleos : Etait-il bon ?

Ata : Certainement puisqu'il est mort.

Aioleos : Alors ne te plains pas ; d'autres ont perdu des fils.

Ata : Ton souffle me paraît tel celui de la guerre.

Aioleos : Je suis parfois le vent des batailles, le vent des rois.

Ata : Tu peux être encore celui des amants.

Aioleos : Voilà qui sonne juste.

Ata : Sais-tu vraiment ce qu'est l'amour ?

Aioleos : Je le crois.

Ata : Je t'écoute à mon tour.

Aioleos : Bien des choses assemblées composent son cortège. Je sais aimer les êtres au moment de la rencontre ; pourtant je les quitte aussitôt. Je leur prend toujours un peu d'eux-mêmes : sourire, mèche de cheveu, geste furtif. Je n'ai point de mémoire à ce que tu prétends or de ceci je fais un tout qui m'accompagne. Il en est de même pour les paysages, les montagnes gravies jusqu'en leurs sommets immaculés où je laisse ma trace subtile. Je sais aimer les profondes forêts, la caresse de leurs feuilles que j'anime une à une. J'aime venir sur l'eau calme des lacs où se mirent les nuées de l'été. Aimer fait que j'existe.

Ata : Tu n'aimes que toi-même.

Aioleos : Pourquoi dis-tu ceci ?

Ata : Tu prends et tu ne donnes rien.

Aioleos : Je donne mon ardeur, ma douceur.

Ata : Tu l'imposes.

Aioleos : Que devrais-je faire ?

Ata : Au lieu de venir en conquérant, au lieu de courber les blés, tu devrais demander de cheminer à nos cotés. L'amour c'est aussi accompagner, marcher ensemble même un court intervalle. Je te donne un peu de ma vie, tu me confies la tienne. Alors imagine ce que ceci veut dire pour toute la vie. L'amour fait que l'on appartient à l'autre ; on devient son autre partie et pas même toi, de toute ta force, tu ne peux nous séparer, nous qui sommes unis. Ainsi si j'aime, je donne et je reçois. Je ne fais nul échange, nul troc de quelque vile marchandise ... Saisis-tu, le vent ?

Aioleos : Tu dois y perdre beaucoup de temps.

Ata : Le temps n'a pas cours sur Solarius.

Aioleos : Du moins tant que j'existe a-t-il un sens. (Un silence) Et toi que vas-tu me donner pour aimer ?

Ata : Je n'en sais rien. Que peut-on bien donner au vent ?

Aioleos : Je crois l'entrevoir. Quelque chose me manque.

Ata : Dis-moi.

Aioleos : La Poésie. Il me manque cette merveille car je n'ai point sa mémoire.

Ata : La Poésie existe sans mémoire, dans l'instant.

Aioleos : Oui, peut-être. Mais si tu me la donnes je pourrai à mon tour, en l'enlevant comme l'aigle au dessus des nuées, l'emmener par le monde et à mes rencontres la donner.

Ata : Qui te dit que je la possède ?

Aioleos : Tu es vieux ; tu sais les mots.

Ata : Qui te dit que je souhaite te la donner ?

Aioleos : Nous sommes seuls. Tu n'en a pas le choix. A quoi aurait bien pu servir ta splendide solitude sinon à assembler ces mots précieux, à les sertir comme les pierres d'un collier pour une belle absente. Tu peins avec tes mots, je sculpte avec mon souffle. Donne-moi tes mots, leurs couleurs et ils viendront parer mes actes.

Ata : J'ai sommeil. Une autre fois.

Aioleos : Non. Maintenant.

Ata : Qui te dit que j'ai envie de les voir dispersés de par le monde, tel une fleur de pissenlit ?

Aioleos : A mon tour de te traiter d'égoïste.

Ata : Tu sais tout de moi, le vent.

Aioleos : Je sais lire dans les yeux des hommes. Tout ce qui s'y passe, surtout la cruauté.

Ata : Tu me trouves cruel ?

Aioleos : Je te vois apeuré.

Ata : Tu fais erreur.

Aioleos : Je te devine accablé à l'idée de disparaître sans avoir témoigné, sans avoir été reconnu pour justement ce que tu prétends faire : assembler des mots sonores.

Ata : Certes.

Aioleos : Alors je suis celui qui va emporter ta pensée par delà l'horizon, vers ces villes, ces espaces que tu n'imagines même pas. Tu demeureras ici mais ailleurs tu seras ; mille bouches prononceront tes phrases, cent mille voix clameront ta fureur ou ta joie parce que je leur aurai transmis la beauté à laquelle tu songes.

Ata : Cela rendra-t-il ce monde meilleur ?

Aioleos : Non et oui. Non puisque l'homme demeure plus méchant que le vent lui-même. A ce prix il croit exister. Oui car ainsi il échappe à son sort funeste ; il le refuse en sa parole, par tes paroles, pour vivre.

Ata : Tu es très éloquent, je l'avoue. Or ce que tu me décris comme un astre resplendissant, n'est autre que vaine gloire, ici sur Solarius.

Aioleos : Il n'y a donc personne d'autre ?

Ata : Si, comme je te l'ai dit : elle est là.

Aioleos : Dis-moi son nom.

Ata : Je l'ai oublié.

Aioleos : N'a-t-elle besoin de la Poésie ?

Ata : Elle est Poésie. (un silence)

Aioleos : En vérité, elle serait cela ?

Ata : Je me fonds dans ses pas, je guette son ombre furtive ; je redoute de l'apercevoir et je brûle pourtant de le faire. Comme une source elle étanche ta soif mais en même temps glace tes entrailles. Tu l'attends, elle se cache ; tu l'ignores, elle paraît, impérieuse. En rien tu ne lui échappe car elle joue avec toi, se joue de toi. Tu es la proie et elle plante ses griffes profond. Tu crois mourir mais jamais elle ne tue. C'est aussi cela l'amour.

Aioleos : Je lui parlerai.

Ata : Je n'en doute aucunement. Elle saura te trouver, le vent. Elle te dira des choses terribles comme elle sait si bien faire.

Aioleos : Tu la crains à ce point ?

Ata : Ce que je crains le plus demeure son sourire. (un silence)
Es-tu prêt ?

Aioleos : A quoi dois-je me préparer ?

Ata : Entendre la Poésie.

Aioleos : Que fait-on pour l'entendre ?

Ata : Calme ton souffle ; retiens-le si tu peux. Assure-toi qu'aucun bruit ne se glisse à ton côté, même le plus

ténu. Il y a des jours sans Poésie car le bruit du monde l'empêche de s'assembler.

Aioleos : Est-ce tout ?

Ata : Dis-toi que ce que tu vas entendre, peut-être plus jamais on ne pourra l'entendre. Il convient donc d'un peu de gravité.

Aioleos : Faut-il fermer les yeux ?

Ata : Si tu le juges bon ; quoique les yeux du vent ne sont faits que de calme.

Aioleos : Je suis disposé.

Ata : L'AUBE.

D'abord la nuit possède tout
et mon regard vieilli se lasse d'elle
pourtant que n'ai-je accompli dans ses fastes ?
Au loin j'entends peut-être marcher.

Ce n'est qu'un rêve du passé qui gronde
en ce froid de l'hiver ou chaleur de l'été
sans raison qui se mêle au désir de vivre encore
malgré la longue vie derrière moi.

Ainsi ceux que j'ai perdus s'en viennent me parler
il est temps d'aborder comme nous l'avons fait
laissant ce monde à ses massacres
à sa folie d'argent, à sa cupidité.

Je les écoute encore cette fois, sous le vent qui se
[lève

prêt à m'étendre sur la terre grise
sans avoir trouvé un quelconque repos
ni repris le pays d'où je viens.

Puis surgit la lueur douce, là-bas sous les pins
[endormis
et au bout de la route qui tremble de poussière
je distingue à peine les éclairs d'un orage qui
[avance
j'entends cela comme la fois première.

La clarté se fait alors plus grande
elle avance et s'empare des gestes toujours mêmes
malgré l'ombre encore sur mes épaules
pesante de la foi des rêves.

L'armée du jour s'en vient, nul ne résiste à cette chose
et moi qui suis dans cette ville à prendre
je suis déjà conquis par sa terrible face
sa musique de gloire et passé merveilleux.

Ainsi brillent les mots ailés, sonnent les paroles de
[l'espérance
les cuirasses d'argent de ses soldats sont faites
[d'étoiles mortes
et ses trompettes d'or sont rayons du soleil vaincu
pareils à des dieux ils gardent le visage de Beauté.

Et devant moi venus du si lointain paraître à l'horizon
ils achèvent leurs pas grandioses, me disant : gloire
[à toi ma journée, commande maintenant !

(un silence)

Aioleos : Je t'ai vraiment mal jugé.

Ata : Ce dont tu juges m'indiffère.

Aioleos : Tous les tiens sont ainsi ?

Ata : Non. Je suis unique et ils sont solitaires.

Aioleos : Veux-tu me dire d'autres belles paroles ?

Ata : Elle te les dira. Elle sait à peu près tout.

Aioleos : Et que lui manque-t-il ?

Ata : Te parler à ton tour. (un silence)

Aioleos : Faut-il nous quitter ?

Ata : Sans doute.

Aioleos : On ne se sépare du vent par son simple vouloir.

Ata : Solarius est immense et tu ne t'y trouves partout. Voilà ma liberté : me rendre là où tu n'as d'existence, me souvenir si je le veux de ce que tu provoques avant de t'oublier toi aussi. Car je vais oublier.

Aioleos : Et que reste-t-il lorsque l'on a oublié chaque chose ?

Ata : La Poésie. Telle le sol de Solarius où l'on ne peut creuser nulle tombe, élever un seul mur.

Aioleos : Mon royaume.

Ata : Son royaume où tu es toléré.

Aioleos : Un royaume des morts.

Ata : Un parage éternel.

Aioleos : Je ne veux pas que tu t'en ailles encore.

Ata : Pourtant il le faut.

Aioleos : Veux-tu m'en donner la raison ?

Ata : Elle va venir.

Aioleos : Tu la fuis ainsi toujours ?

Ata : La lumière ne rencontre jamais la nuit sinon en une mince lame qui a pour nom l'aurore et crépuscule. Une lame aiguisée d'un tranchant absolu. Un double tranchant.

Aioleos : As-tu des choses à lui dire ?

Ata : De se tenir en garde car je la prendrai si je le puis. Or ceci n'arrivera point ; quel dommage n'est-ce pas ? Peux-tu m'imaginer vainqueur, écorchant sa peau noire pour m'en faire un vêtement ? Sachant enfin que ses os sont pareils que les miens ? Non, car les miens sont de la couleur bleue du mensonge et les siens sont d'argent, la couleur des étoiles.

Aioleos : Je ne lui dirai rien de toi.

Ata : Voilà qui est bien, le vent.

Aioleos : Je vais attendre qu'elle paraisse.

Ata : Je te souhaite bonne chance ; des forces car tu en auras tant l'utilité. Adieu, le vent ; à l'une ou l'autre fois dans un songe ou un autre. (Ata quitte Aioleos en marchant lentement à reculons et en disparaissant dans la pénombre puis l'ombre du fonds de scène.)

Aioleos : J'aurais dû le retenir ... Je comprends désormais ce qu'il disait à propos de l'ami perdu.

Ata : (depuis les coulisses) Le vent n'a pas d'amis !

Aioleos : Hélas, tu dis la vérité. (Aioleos s'assied sur le sol, les jambes croisées, les avant-bras sur les genoux) Comment nomme-t-on cette heure où je passe ? Attendant je ne sais qui pour converser à nouveau d'un étrange dilemme, de mystères enfouis au sein d'une mer morte ? Elle a pourtant bien un nom celle qui vient ; il se dit que j'attends moi aussi car le vent sait attendre. Il a ce pouvoir plus que l'homme lui-même ... (Aioleos balance sa tête de droite à gauche, lentement) J'ai ce pouvoir tout comme de détruire. Mais il n'y a plus rien à détruire sur Solarius. Tant pis ... (Aioleos s'endort, tête penchée en avant. La pénombre puis l'ombre envahissent la scène.)

La Tempête.

La scène peu à peu se trouve baignée par une lumière argentée tout comme sous les étoiles un soir d'été. Cette lumière devient vive et se concentre du sol jusqu'à cinq mètres en hauteur environ. Aioleos a gardé sa position assise, la tête penchée sur la poitrine. Lil surgit du fond de scène à demi courbée, vêtue de noir en un collant ajusté et portant un épais manteau. Son visage est noir profond, ses orbites cerclées de blanc ; la paume de ses mains enduite de blanc. Elle se redresse devant Aioleos.

Lil : (tournant autour d'Aioleos) Qui es-tu ? Que viens-tu faire ici, dans mon repaire ? Lève-toi, je te parle !

Aioleos : (s'éveillant lentement) Je ... Je suis encore Là ...

Lil : (le bousculant) Allons, on se lève et on répond.

Aioleos : On m'avait prévenu que vous êtes sans égards.

Lil : Tu es chez moi et je ne t'y ai convié.

Aioleos : Je suis le vent ; je fais ce que je souhaite.

Lil : (éclatant d'un rire bref) Toi ! Le vent ! Comment pourrais-je croire une pareille absurdité ? Non. Tu es un étranger égaré, un menteur qui cherche un esprit faible à abuser ; un parasite assoiffé de sang. Mais tu ne m'auras pas. Tu vas partir, vite, sinon ...

Aioleos : (lui prenant les bras) Sinon ?

Lil : (se dégageant) Je te découperai en si petits morceaux que l'on ne reconnaîtra même un seul de tes membres. J'écraserai ta cervelle sous mes pieds.

Aioleos : (riant à son tour) Avec vos mains nues ?

Lil : Regarde mes mains, étranger. Mes ongles sont des griffes aussi tranchants que des rasoirs.

Aioleos : (très calme) Soit. Mais avant de le faire puis-je savoir où nous nous tenons ?

Lil : Nous sommes sur Solarius.

Aioleos : Qu'est-ce que Solarius ?

Lil : Un rivage déserté.

Aioleos : Je crois que quelqu'un m'a dit cela voici quelque temps.

Lil : Qui ? À qui as-tu parlé ?

Aioleos : Je ne me souviens point.

Lil : Tu mens.

Aioleos : Le vent n'a aucune mémoire.

Lil : Cela ne fait rien ; je sais qui est cet autre. Tu as parlé à l'autre.

Aioleos : Dites-moi son nom.

Lil : Un homme ; un vieil homme qui m'observe. J'ai dû savoir son nom autrefois.

Aioleos : Vous parliez d'un rivage.

Lil : Il y avait naguère en ce lieu un océan. Un très grand océan battu par la houle et parsemé d'oiseaux ; beaucoup d'oiseaux. J'étais jeune ; je vivais sur son rivage, insouciant. Puis en un jour, une nuit tout a disparu. On en voit encore les traces dans la pierre durcie, là ; encore là et puis ici ... On dit que ce fut une punition contre l'orgueil.

Aioleos : L'orgueil des vagues ?

Lil : Sans doute. Qui d'autre pouvait être orgueilleux en ce temps-là ? Cela se fit sans aucun fracas ; à peine le bruit d'une soie que l'on déchire. Tout a disparu, comprends-tu ? Ce que j'aimais, ce qui m'était indifférent ; chaque grain de la moindre poussière ... On s'attend à tout sauf à cette chose insensée. Alors il faut faire avec ce qui demeure.

Aioleos : Et comment vivez-vous ?

Lil : Je chasse.

Aioleos : On trouve donc de quoi survivre.

Lil : A peine. En retournant les pierres.

Aioleos : Qu'y-a-t-il sous les pierres ? Des vers, des mousses, des insectes ?

Lil : Fou que tu es ! Plus rien de ceci n'existe sur Solarius.

Aioleos : Mais alors de quoi ...

Lil : Si je te le dis tu me les prendras.

Aioleos : (riant) Les pierres ne m'intéressent nullement.

Lil : (le regardant intensément en tournant autour de lui) Je ne sais pourquoi mais je te crois.

Aioleos : Il m'arrive de les faire mouvoir dans le désert ; d'en jouer comme on le fait de dés.

Lil : Pour tricher sans nul doute.

Aioleos : J'aime tricher avec moi-même. (un silence) Qu'y-a-il sous les pierres ?

Lil : Des songes.

Aioleos : Vous vous nourrissez des rêves !

Lil : Et toi, le vent, de quoi te nourris-tu ?

Aioleos : Je me nourris des légendes. Des histoires colportées entre l'ombre et la lumière.

Lil : Après tout peut-être allons-nous nous entendre. (un silence) Es-tu décidé à partir ?

Aioleos : Pas que je sache.

Lil : Très bien. Tu l'auras voulu. (Lil se met à tourner sur elle-même)

A mon cri toute-voix tu vas devoir répondre
au comble du tumulte et du lien nécessaire
qui que tu sois, esprit tumultueux.
Les noirceurs de la terre je les possède toutes
tous les chemins obliques je les ai parcourus
car ténèbre moi-même je vois au milieu de la plus
[sombre nuit.

Qui que tu sois souffle puissant ou délicat
quelques soient ta persuasion et tes nombres subtils
acquitte-toi de cette dette du silence.

Beau certes tu es mêlé aux chevelures
comme l'aigle sur les rocs enfante le lion terrible

toi qui descend dans ma demeure sans enfants
là il n'y a plus de rempart à abattre, d'enclos à renverser.
Car la terre est tombée toute sur elle-même
et l'eau parleuse s'est enfuie.

Au partage tu arrives trop tard, courte échine
et tu cherches des pleurs pour rassasier tout le bronze
[étendu

Sort fatal demeure, ne pas tenter, l'illustre est à ce prix
pousser les nefs ne t'appartient plus ; moi seule sait
[donc le faire.

Aioleos : (un silence) Vos dires obsédants me rappellent presque d'où je viens. Et bien, magicienne, je partirai si on l'exige ainsi mais avant il faut en payer le coût.

Lil : Qu'en est-il ?

Aioleos : Connaître le dernier songe.

Lil : Si je te dis le songe ultime, tu auras pouvoir sur moi.

Aioleos : Je veux connaître à coup sûr.

Lil : Pourquoi le ferais-je ?

Aioleos : Parce que vous m'avez menti.

Lil : Je ne mens jamais.

Aioleos : Pourtant vous l'avez fait : il n'existe aucune pierre en ce monde sous laquelle repose le dernier songe.

Lil : Solarius est une seule et même pierre. C'est elle que l'on soulève ou retient comme la dalle d'un tombeau. Sous elle se trouvent les songes, tous les songes.

Aioleos : Qui peut accomplir ceci ?

Lil : Moi, je le peux.

Aioleos : Alors faites-le. Je ne partirai qu'après avoir contemplé cette illusion.

Lil : Ce sera comme si j'étais à nu devant toi.

Aioleos : (un silence) Nue vous êtes déjà.

Lil : Pourquoi encore le ferais-je ?

Aioleos : Parce que vous êtes froide et sans caresse.

Lil : Je n'ai nul besoin de ton étreinte.

Aioleos : Qui parle d'étreindre ? Je suis celui qui partage et possède.

Lil : Je ne partage pas.

Aioleos : Pourtant il faut en passer par ce rite. Le vent ne connaît ni le jour ni la nuit. Il va et il vient, sonore. Il accomplit ses actes, sa durée puis il cesse d'être.

Lil : Tu n'es qu'un amant passager. Je ne veux point de toi à mes côtés.

Aioleos : (se levant puis tournant autour d'elle lentement, à l'affut) Qui se soucie de votre fier vouloir ?

Lil : Tu devrais t'en soucier car je puis te détruire.

Aioleos : Nul ne peut accomplir ce que vous dites ; sauf ...

Lil : Parle.

Aioleos : Vous dire ne sert à rien puisque vous refusez ma présence.

Lil : Je devine ce que tu suggères. N'y comptes pas.

Aioleos : Le vent cherche toujours à se perpétuer, à découvrir celle dont il remplira la bouche et le ventre.

Lil : Et tu penses avoir trouvé !

Aioleos : (se jetant sur elle) Toi !

Lil : (l'évitant) Tu n'es pas assez rapide ! (ils reprennent leur jeu, tournant l'un autour de l'autre) Tu as trop parcouru d'espace ou bien si peu. L'espace je le possède en son entier, j'y règne sans partage ... Le jour, lui, ne peut empêcher l'ombre d'exister ici ou là. Moi je tiens chaque grain de poussière et son ombre se fond dans ma chair.

Aioleos : La poussière je l'emporte ; elle t'échappe ainsi.

Lil : Peut-être ; or elle a toujours ma marque, mon sceau.

Aioleos : Je vais devoir tout te prendre. Te prendre toute.

Lil : (s'écartant) Tu peux toujours espérer faire ce que tu dis.

Aioleos : Une dernière fois, veux-tu me dire le songe ultime ?

Lil : Non.

Aioleos : Maudite nuit qui me résiste, tu n'es que griffe et dent. Tu n'es que songe terrible ... Tu n'as point d'âme.

Lil : Les débris de mon âme il te faudra les assembler.

Aioleos : (d'une voix forte) Je fais cela dans la tempête. Je réunis ce qui était dispersé, remembre les choses éparses. Dans l'ardeur elles revivent et crient.

Lil : Je ne te crois pas. Pour rassembler les membres dispersés il faut plonger dans les obscures eaux du fleuve de la mort. Les prendre un à un avec les dents, à tâtons, sur la rive noire les recoudre avec du cheveu d'araignée ; cela sans aucune reprise ni pause. Puis il faut le miel d'abeille-reine pour enduire la forme qui te devra la vie.

Aioleos : Qu'ai-je à faire à mon tour de tes sortilèges infinis ?

Lil : Voilà tout ce qui me reste : les murmures, les incantations. J'ai perdu ce jour là, cette nuit là ce qui faisait ma vie. Je suis devenue nuit profonde, plus profonde que l'océan qui autrefois régnait ici.

Aioleos : Je puis te redonner cette vie qui te manque.

Lil : Pour me la retirer dès que tu cesseras d'être ?

Aioleos : Je vais et je viens.

Lil : Moi, je ne fais mouvement.

Aioleos : Je ne l'ignore. (il s'élançe sur Lil et lui arrache son manteau dans un cri)

Lil : Qu'as-tu fait ! Je suis nue.

Aioleos : Ce que je sais accomplir au mieux : révéler. (il lance le manteau au loin)

Lil : (tentant de le reprendre) N'espère rien de moi. Rien de plus.

Et de ton abandon je ferai mon pays
sa terre noire si fertile, j'y sèmerai
chacune de mes paroles insensées
la lettre rouge de mon retour.

Puis quand sonnera l'instant de se rejoindre
d'anéantir la force et la pensée
lorsqu'existera cette heure passagère
je sais que tu viendras dans tes habits de soie.

Alors toutes les mers debout me feront beau
[cortège
le corail qui peuple tes cheveux d'ébène

sera comme une allée d'automne au soleil
[incendiée
et tu viendras te blottir contre ma vieille échine.

Vois-tu ma nuit jamais il ne faut aimer lentement
comme tu le fais avec moi depuis toujours ...

(un silence)

Lil : (levant les bras de la même façon qu'Aioleos) Si tu es
à la fin celui-là, ce que tu dis ; Je veux bien être à toi si tu
sais me saisir ... (elle rit) Voyons si le vent sait danser !

Aioleos : Voyons si la nuit sait danser ! (A cet instant débute
un mouvement de danse très particulier, rythmé par deux
grands tambours ou timbales d'orchestre. La danse des
deux acteurs est inspirée de la peinture étrusque de la
tombe des lionnes de Tarquinia : les avants-bras levés en

alternance et les pieds levés de même ; la cuisse à l'horizontale, le corps tournant sur lui-même, les acteurs tournant l'un autour de l'autre. Au rythme 7 ils peuvent crier « Ha » ou « Héé » ensemble ou l'un après l'autre. La cadence des bras levés et des jambes doit être lente au début puis s'accélérer pour en dernière partie - rythme 7 à volonté - devenir intense).

Danse Etrusque

Rythme percussion :

1 + 1 (lent)

7

1 + 1 (lent)

10

1 + 1 (lent)

20

1 + 1 (lent)

1 + 1 (rapide)

4

1 + 1 (lent)

4

1 + 1 (lent)

3 (plus rapide)

1 + 1 (lent)

4

20

1 + 1 (lent)

7

1 + 1 (lent) silence

1 + 1 + 1 + 1 [1 minute] silence

1 + 1 (lent) silence

4 + 4 + 4 + 4 [30 secondes]

1 + 1 (lent) silence
3 + 3 + 3 + 3 [30 secondes]
1 + 1 (lent) silence
7
6 + 1 + 6 + 1 + 6 + 1 [30 secondes]
1 + 1 (lent) silence
1 + 1 (rapide)
7 + 7 + 7 + 7 ... (très rapide – à volonté)
1 (très sonore – Fin)

(un long silence. Lil demeure debout, immobile, les bras levés, les yeux fermés. Aioleos baisse lentement les bras et se met à tourner autour d'elle en se rapprochant peu à peu).

Aioleos : Danser. (1 coup de cymbale). Danser toujours (2 coups rapides). Venir pour danser (4 coups rapides) ; puis repartir (1 coup sonore ; il la saisit de dos, les bras autour de sa taille). Jamais il ne faut aimer lentement ...

Lil : Comment as-tu fait ?

Aioleos : Tu as besoin de te savoir aimée et désirée.

Lil : Peut-être.

Aioleos : Tu as besoin d'enfanter.

Lil : Je ne sais.

Aioleos : Seul le vent peut habiter la nuit ; la chérir, la parer. Seul je puis toucher les voiles de la déesse ...

Lil : Tu mourras pour cela.

Aioleos : Peu importe.

Lil : As-tu si peu de souci de toi-même ?

Aioleos : Le vent n'a ni vouloir ni mémoire. (un silence)

Lil : (se dégageant doucement et lui faisant face) Veux-tu toujours connaître le songe ultime ?

Aioleos : Le songe ultime te ressemble.

Lil : Il est pourtant tout autre.

Aioleos : A-t-il quelque chose de la fureur ; un orage éclatant où je devrai m'agonir ? Un combat sur une aire de marbre ? Si tel il existe je ne veux point de lui.

Lil : Non.

Aioleos : A-t-il mille couleurs criardes, un discours sans attrait, une jeunesse fière et arrogante ?

Lil : Rien de ces choses. (elle tourne autour de lui et le caresse)

Aioleos : Je te plais donc un peu.

Lil : Ta force me plait.

Aioleos : Je le sais.

Lil : Tu es vivant.

Aioleos : Sans doute. (un silence) Parle.

Lil : (s'asseyant en tailleur après avoir fait quelques tours sur elle-même) Solarius ... Personne ne s'en va de Solarius. Personne ne le quitte. Pas même moi, la nuit. Surtout pas la lumière. Et toi, le vent, tu y viens libre, sans attaches ... Nous obéissons à de pauvres règles ; nous flétrissons dans la solitude, la tristesse, le regret des choses mortes. Tu ne fais rien de ceci. (un silence) Je me croyais puissante, unique ; reine absolue de ce monde immuable, pétri d'un froid tout aussi absolu. Toi, tu me prouves que je ne suis qu'un rêve parmi d'autres.

Aioleos : Mais quel rêve ! (il la fait mettre debout)

Lil : Le songe ultime c'est d'aimer.

Aioleos : Y a-t-il plus inutile ?

Lil : Non.

Aioleos : Y a-t-il plus essentiel ?

Lil : Non. (un silence ; elle s'assied à nouveau en tailleur)

Aioleos : Aimer sans attaches, je sais le faire depuis mon éveil. Cela n'exige aucun calcul, aucun souvenir ; aimer ainsi n'est que mon souffle lui-même.

Lil : Tu es vivant et cruel à la fois.

Aioleos : Pourquoi suis-je cruel ?

Lil : L'amour qui passe et ne reste devient une blessure dont on ne peut guérir. Il sème parfois la mort sans s'en apercevoir.

Il nous quitte avec cette question brûlante : moi je demeure et l'on m'a arraché la moitié de mon âme.

Aioleos : Toutes les âmes se ressemblent.

Lil : La mienne se veut unique.

Aioleos : L'orgueil te possède, nuit dont j'ignore le nom.

Lil : Je suis Lil la ténébreuse, la magicienne. Celle qui était là d'abord avant tout commencement ; celle qui demeure après la chute.

Aioleos : Tu me conviens ainsi. (il s'assied en tailleur un peu de coté)

Lil : Qui te dit qu'ici tu me confortes ? (un silence) Que sais-tu de l'immensité du pays mort ? De ce qui était autrefois bonheur et claire félicité qui n'est plus que poussière. Je règne sur cette fontaine tarie et ce cristal intense. Sa note aigüe je l'entends comme une plainte douloureuse qui ne cesse jamais. Tous les jardins enfuis, je les ai dans mon coeur ; toutes les cendres des vies volées, je les possède. Et toi que fais-tu ?

Aioleos : Je suis là pour consoler. Pour attendre. Je suis le vent qui sait être apaisé ; je sais la beauté qui est la tienne (il s'approche d'elle et pose sa tempe contre la sienne). Vois-tu ce que je vois ?

Lil : Que dois-je voir ?

Aioleos : Le vois-tu cet océan qui revient toute splendeur dehors ? Ses rives sèches ne sont plus parce que je le

souhaite ainsi. La pluie s'assemble en une parade fabuleuse, sauvage. Et lui qui te manquait va revenir. Le vent n'a que l'idée de son aimée ...

Lil : Suis-je ton aimée ?

Aioleos : T'ai-je assez vue, ma nuit ? T'ai-je assez conquise ? Parcours ta soie au firmament ? Assez accompagnée ? (il s'approche et l'étreint par les épaules) Je suis désormais sous ta vision et je parcours ta beauté. (il se couche aux pieds de Lil, visage vers la salle) Peux-tu me dire, nuit, ce que je fais à tes pieds ?

Lil : Tu parcours de ta voix les pays qui sont miens.

Aioleos : Brume de vérité, tu cherches à m'égarer. Tes désespoirs ne sont que petites. J'ai seul la clef des cieux où tu reposes.

Lil : (lui caressant le front) Alors que ne t'en sers-tu ?

Aioleos : (se levant d'un seul coup) Je te connais ... Je te connais. Ton étreinte a le goût d'éternité. Mais ... En cet horizon de malheur j'ai encore la force de tenir cette parade néfaste ! Ecoute-moi, nuit blême, écoute-moi si tu souhaites enfanter.

Lil : Je t'écoute.

Aioleos : Tes lèvres sombres seront miennes demain, devenues tes lèvres lumineuses. Tes merveilles d'étoiles à ma main viendront fidèles, haineuses et amoureuses ! Ainsi tu me ressembleras ...

Lil : Viens près de moi.

Aioleos : Pourquoi m'humilier ?

Lil : Au gré de la tempête nous vivons. La guerre prend nos forces ...

Aioleos : Quelle sorte de guerre ?

Lil : Celle que tu me fais.

Aioleos : Si je n'étais ici à t'assiéger que ferais-tu ?

Lil : J'élèverais mon enfant.

Aioleos : Lequel ?

Lil : Celui que ton souffle a semé.

Aioleos : Je ne me souviens pas.

Lil : Bien sûr.

Aioleos : Que feras-tu de cet enfant ?

Lil : Je le lancerai contre toi. J'y mettrai toute ma lenteur, toute ma patience féroce. Je le ferai.

Aioleos : Pourquoi veux-tu me faire ce cadeau ?

Lil : Parce qu'enfanter me tue. Voir le ciel clair m'anéantit ; la mer battre au soleil n'est pour moi que terreur. (un silence)
À moins que possédée par le songe des morts je ne sombre au plus profond de leur inanité.

Aioleos : Je t'en empêcherai.

Lil : Mon sort est tout tracé.

Aioleos : Les sorts semblent pareils à des éclairs. Je les manie, les prononce tour à tour.

Lil : Tu ne les connais tous comme je les connais. Tels des aigles ils volent au-dessus des nuées ; jamais tu ne les vois, jamais l'homme ne les contemple. Ces aigles ont des ailes d'or, des prunelles d'acier ; leur coeur fier ne répond qu'à des mots fiers. Et s'il leur arrive de te choisir, malheur à toi ; ils dédaignent la mer et le feu. Mais s'il en est de la sorte, réjouis-toi plutôt car combien faut-il de corneilles pour prendre le repas d'un aigle aux ailes d'or ?

Aioleos : Ces aigles dont tu parles je les connais, chacun par leur beau nom. Du moins ce qu'il en reste et si tu croyais bien parler d'eux, tu te trompes. Il n'en demeure que trois d'une nuée entière.

Lil : Tu sais cela aussi.

Aioleos : Le vent connaît les êtres qu'il accompagne. Depuis toujours il converse avec eux ; ainsi les sorts du monde finissent par parler.

Lil : Or que te disent-ils ?

Aioleos : De t'aimer, nuit profonde et souple de ton corps. D'accomplir pour toi le meilleur ou le pire pourvu que de clameur soit rempli ce monde statufié. Que le temps reprenne cours tel un fleuve qui coule, oeuvrant de sa force ses berges à l'ombre épaisse. (il revient vers elle et s'assied)

Ainsi protégés par des lions qui vivent en sa fraîcheur et distraits par le babil des oiseaux revenus de leur vol, nous serions apaisés.

Lil : Dis-moi le premier de ces sorts.

Aioleos : Il a pour nom Akgolikis ; nul n'est plus brave et lorsqu'on prononce son nom il vient toujours.

Lil : Tu dis vrai. Il est celui à la jaune parure, plus jaune que la chair du désert et il vient consoler d'être dans la douleur.

Aioleos : Il est celui qui te donne un coeur neuf, contre celui mourant qui n'avait plus d'espoir.

Lil : Le second, le troisième ?

Aioleos : Ils sont frères ; l'autre ne marche point sans l'un. Ce dernier tout de rouge vêtu ; le premier tout de blanc. Plus blanc que les dents du serpent et la peau de la lune. Jamais tu ne les vois ensemble mais ils dorment dans le même palais et en la même chambre.

Lil : Leurs noms les possèdes-tu ?

Aioleos : Semnos et Charunis.

Lil : Ils sont beaux.

Aioleos : Oui. Tout ce qui reste de la beauté première, ils le portent en eux.

Lil : Le rouge vient chaque soir dire le jour s'en va ; peut-être

ton dernier jour et il détend les membres épuisés, ornant l'esprit de rêves qui prennent vie.

Aioleos : Le blanc vient une fois ; la seule. D'abord on le confond avec son frère mais on voit à ses armes qu'il faudra l'affronter.

Lil : L'as-tu fait déjà ?

Aioleos : Tant de fois ...

Lil : Es-tu prêt à recommencer ?

Aioleos : Oui si tu me dis comment vaincre. Voici le seul secret que je ne connais point.

Lil : On ne peut vaincre le blanc Charunis même en étant le vent. (un silence)

Aioleos : Alors tout amour finit dans l'arène de marbre ?

Lil : C'est ainsi.

Aioleos : Soit. (il rampe vers elle et s'allonge sur les genoux de Lil, visage vers la salle) Peut-être est-ce bien mieux ... Mais pour l'instant tu me protèges, tu m'abrites, tu m'écoutes.

Lil : J'ai cette faiblesse, en effet.

Aioleos : Vas-tu me trahir lorsque moi-même je faiblirai ?

Lil : Tu peux en être assuré.

Aioleos : (s'installant en remuant son corps comme on le fait sur un lit douillet) Tu oseras ?

Lil : Je t'ai dit que je sais demeurer et ne suis passagère.

Aioleos : Tu le laisseras me frapper au coeur ?

Lil : La chose qu'il fait le mieux, le sais-tu ?

Aioleos : Alors je le veux après un long, splendide combat sur ce marbre de neige. Nos coups résonneront tels des tonnerres déchainés et du choc de nos épées jaillira une pluie d'étincelles ; n'est-ce point ce que l'on contemple durant le plein été, ces étoiles filantes ?

Lil : (caressant ses cheveux) Tu sais bien que ce n'est pas ce qui se produira.

Aioleos : (fermant les yeux par moments) Quel dommage ! Au moins pour une fin je la pensais glorieuse. Je la voulais ...

Lil : (même jeu) J'existe parce que tu existes, bientôt tu t'endormiras ; tu viendras à autre chose et je ne serai plus ... Ne t'endors point, veux-tu ?

Aioleos : (presque endormi) J'ai tant sommeil ... Reste avec moi, ma nuit ... Je vais me réveiller ...

Lil : Non. Tu pars ; tu me redonnes mon néant. (Aioleos dort tout-à-fait. Lil doucement se dégage et l'allonge sur le sol. Elle tourne quelque temps autour de lui puis, face à la salle, étend les bras) Semnos tu me l'as pris ! A moi de trainer sa semence, moi seule avec mes seules forces je vais devoir lutter contre cette passion d'ailleurs. Autant qu'il y avait de feuilles dans les

arbres, d'étoiles dans le ciel et de grains de sable dans les ondes, autant l'enfant sera paré de toutes mes richesses. C'est lui que tu verras si tu reviens encore, ici sur Solarius d'où rien ne peut sortir. (Lil récite alors le poème)

L'Oiseau des sept vallées

Il est un oiseau qui vit dans sept vallées du monde
personne ne le sait, ne le voit
pas plus gros que le poing d'un enfant
il va de l'une à l'autre sans chanter .

Dans la première des vallées il naquit autrefois
et ses parents le voyant si petit l'abandonnèrent
prêts à croire qu'il ne saurait survivre
au premier vol, à la première nuée d'orage.

Dans la seconde il trouva de quoi boire
une source cachée qui vous rend immortel
et ils sont peu nombreux ceux qui connaissent en ce lieu
le nom qui est inscrit, volonté.

Dans la troisième il put se reposer après son long voyage
les fruits y étaient restés comme dans l'Age d'Or
l'air s'embaumait le soir de la paix somptueuse
les arbres murmurant la poésie, le rêve.

Dans la quatrième il rencontra la guerre
les hommes fous à la face noircie
entre les flammes rouges il s'enfuit
pour ne plus revenir, ne plus désespérer.

Dans la cinquième il fut chassé par l'aigle
de son regard perçant le rapace cruel
l'avait aussitôt vu, passant entre les cimes
et il ne lui échappa qu'en prenant la couleur de l'azur.

Dans la sixième il trouva l'amour, il faillit y rester
captif d'une belle aux yeux noirs insondables
qui l'avait enfermé dans une cage d'or
mais il ne chantait pas ; elle le laissa partir.

Dans la septième il était déjà vieux, toujours seul
au milieu d'un désert, d'une cité qui rêve
immobile sous la lune attentive
ne chantant toujours point.

Il cherchait toujours la huitième vallée
celle où autrefois se tenait le divin paradis
le jardin fabuleux où tout s'accorde
là où l'on peut sans crainte dire à Dieu ce qu'il faut.

Et comme l'oiseau traversait la vallée,
il mourut.

(Lil penche la tête et tend les bras en avant ; l'ombre
envahit la scène.)

L'Apaisement.

La scène peu à peu se trouve baignée d'une lumière dorée comme un jour de printemps, toujours concentrée au sol jusqu'à cinq mètres en hauteur. Aioleos a gardé sa position précédente. Meti surgit du fond de scène, vêtue de clair, adoptant une démarche prudente pour s'approcher. Elle se campe debout aux pieds d'Aioleos.

Aioleos : (s'éveillant) Je dormais ... J'étais libre.

Meti : Tu le croyais, en effet.

Aioleos : Je rêvais de jardins, de paradis aux arbres chargés d'oiseaux.

Meti : Jardins, paradis, ce sont les mêmes choses.

Aioleos : (se redressant) Pourquoi suis-je ici ?

Meti : Quelle importance ?

Aioleos : Tant de temps a passé, me semble-t-il et pourtant ...

Meti : Pourtant ?

Aioleos : C'était hier.

Meti : Toujours il en est ainsi sur Solarius. À se demander si un autre temps existe.

Aioleos : Je n'ai pas de mémoire. Aucun souvenir de toi, jeune enfant.

Meti : Je suis ton enfant ; je suis Meti.

Aioleos : Le vent n'a point d'enfant.

Meti : Cependant tu m'as donné vie.

Aioleos : (riant doucement) Impossible !

Meti : Me rejettes-tu ?

Aioleos : Pour rejeter, il faut connaître. La jeunesse pousse le plaisir ou la haine jusqu'à l'excès.

Meti : Ai-je parlé de plaisir ?

Aioleos : C'est toujours ce qui me guide. (un silence) J'ai plaisir à reprendre souffle, à parcourir l'espace, à rechercher la vie, toutes les vies ; leur imposer mon discours ! J'acquiers ainsi richesse et gloire.

Meti : Ta folie est grande.

Aioleos : Partout on célèbre mes exploits, mes grandes entreprises et puisque désormais je possède ce monde, je puis m'y installer.

Meti : Cela j'en doute ... Que souhaites-tu y faire ?

Aioleos : (Se levant, tendant la main en parcourant la scène) Mon souffle fera enclos un domaine splendide.

Rien ni personne ne pourra franchir cette clôture. Khamsin sera son nom.

Meti : Un beau nom, en vérité.

Aioleos : J'y élèverai des remparts, y bâtirai une vaste cour de marbre. De toutes parts la beauté resplendira, faisant l'étonnement de ceux que j'y amènerai. Les arbres parfumés exhaleront des baumes, ceux qu'il faut pour guérir les plaies les plus mortelles. Dans mon logis se tiendra un merveilleux bassin d'eau chantante coulant de lions d'argent et de paons dorés, le tout sous une coupole sertie de pierreries. Puis au-delà du bassin, une mer de mercure, parsemée d'îles menant à ma couche aux montants de cristal. Là, je pourrai poursuivre tous mes rêves.

Meti : Tu sais bien que de ceci tu n'auras que le songe.

Aioleos : Que veux-tu dire, enfant ?

Meti : Solarius demeure stérile à tout jamais. Peut-être ...

Aioleos : Je ne te crois point.

Meti : Regarde autour de toi, le vent.

Aioleos : Je regarde.

Meti : L'eau s'est enfuie voici bien longtemps ; l'espace l'a bue d'une soif effroyable. À moins que ce ne soit l'homme qui l'ait anéantie. L'homme, l'ami que tu chérissais, poussant ses nefs vers les horizons toujours plus reculés. L'homme qui pour la ruse m'a enseigné tout ce que je sais.

Aioleos : Y-a-t-il encore des hommes ?

Meti : Je les ai tous pris les uns après les autres et pour lors il ne reste plus que toi, le vent. Tu es de trop. (un silence) Ce monde ne peut appartenir à deux maîtres ; au père et à l'enfant.

Aioleos : Je ne suis pas ton père ; avec qui aurais-je pu te concevoir ?

Meti : Fais un effort, veux-tu ?

Aioleos : Je ne possède jamais le ventre des femmes.

Meti : Le ventre des femmes leur appartient. Il ne peut être pris que par la ruse.

Aioleos : Ou par l'amour.

Meti : Je ne connais rien de l'amour.

Aioleos : Aurais-tu quelque orgueil ?

Meti : Je sais dompter mon impatience. Je sais attendre le bon instant pour frapper un coup fatal.

Aioleos : Tu disposes donc de certaines armes ?

Meti : Toutes les armes se révèlent les bonnes ; j'en invente d'autres sans relâche. Quand une arme se crée, elle doit servir.

Aioleos : Je comprends.

Meti : Non, tu ne comprends rien sinon tu saurais avec qui tu m'as enfanté.

Aioleos : Dis-le moi.

Meti : Je te le dirai au moment de ta fin ; comptes-y.

Aioleos : Je crains que tu doive attendre.

Meti : Je t'ai dit que je connaissais la patience. (un silence)

Aioleos : Personne jusqu'ici n'a réussi à résister à mes bras, à mon souffle.

Meti : Et tu me parles d'orgueil !

Aioleos : Je suis né dans les montagnes et je cherche l'amour tout comme les bêtes autrefois cherchaient l'eau pour se désaltérer. Hélas ces jours anciens ne sont plus que poussière.

Meti : La sagesse ne règne point en toi.

Aioleos : Le vent sait lier ou délier, il est feu brûlant, tourbillon de l'orage et froid qui gèle jusqu'au coeur tel le venin du serpent. Même l'éclair le craint.

Meti : Je sais tes étranges combats. Toujours tu les reprends, les refais comme le potier recommence sa tâche imparfaite. Mais peux-tu seulement creuser un puits pour atteindre ton amour, l'eau qui désormais n'est plus ?

Aioleos : Je suis voix des héros ; quand je chante, l'on vient.

Meti : Ceci ne suffit là où nous sommes.

Aioleos : Je vis ici non comme l'oiseau pris au piège mais comme le songe que l'on attendait dans la crainte du lendemain.

Meti : Ceux que tu dis aimer, tu les ploies à ton gré. Tu les rends aveugles, toujours hors de portée de leur désir. Morne insensé qui est mon père, tu erres dans un monde de poussière. Et quoi que tu fasse, quelle que soit ta colère pareille à la lionne dont on a pris les petits, rien n'y fera.

Aioleos : Je le sais... Je n'ai pas de colère.

Meti : Depuis que le temps fut créé il a porté en lui sa propre fin et la notre : rien n'est éternel. Tu peux enduire ta porte de bitume, en recouvrir les vantaux de bronze, la faire garder par cent féroces molosses, il viendra le jour où l'étranger en franchira le seuil en brisant les montants. Le jour où le mal fut ordonné dure encore.

Aioleos : Les hommes, qu'en as-tu fait pendant que je dormais ?

Meti : J'ai conquis leurs coeurs un à un pour qu'ils oublient la justice. Car les hommes sont trompeurs ; ils ne demandent qu'à mentir. En cela les femmes les accompagnent. Seules les bêtes ne mentent point ; aussi l'homme les tue.

Aioleos : Partout où je viens je rencontrerais mort et mensonge ?

Meti : Là il n'y a que toi et moi. (un silence)

Aioleos : Tu mens, ta haine t'aveugle ainsi que ta vengeance que je ne mérite en rien. Cette eau qui s'est perdue, je la porte

en moi-même ; je suis l'assembleur de nuées, celui qui bâtit l'orage d'où vient la pluie sonore.

Meti : (avec un doux rire) Tu ne trouveras un seul nuage sur Solarius. En tous sens tu peux le parcourir, tu seras toujours même : devant moi comme tu te tiens. Or ne me tourne point le dos car je te frapperai.

Aioleos : Si tu es comme le serpent, prêt à mordre moi je sais danser comme une bête jaune dans le sable. Je saisirai ta tête par la nuque et j'aurai raison de toi. On ne peut me prendre ni me tenir.

Meti : Je vais attendre mon heure. (un silence) Malheur à ton insolence ; que ta force soit brisée, voilà ce que je souhaite. De toi rien de bon ne peut venir car tu dessèches tout en prétendant féconder. Tu viens de nulle part sur un pays paisible, le mien, celui que j'avais fait de toutes mes forces en employant mille ruses. Un pays apaisé que tu veux façonner à ta guise. Tu n'y parviendras jamais car ici tout est lisse et ces amis que tu nommais les hommes demeurent seulement en tes vieux souvenirs.

Aioleos : Alors si tu es ce que tu dis, mon enfant, nous voici pétris de cruauté. Est-ce le seul cadeau que je puis te faire ?

Meti : Je peux, moi, te faire un cadeau que tu mérites : une pelisse cousue avec les peaux des hommes, ceux que tu as abattus. Chacun savait imiter le cri du faucon ou de l'aigle ; pourtant tu as mis fin à leurs jours.

Aioleos : Les hommes m'ont confié les voiles de leurs navires et je les ai menés là où ils devaient se rendre.

Meti : Ainsi tu les as couchés au sombre pays des morts où ils sont autant de grelots dans la griffe du trépas. Ils y sont sans chaleur et sans voix, frustrés des viandes grasses, des boissons précieuses, des sourires de leurs aimées. Quel spectacle crois-tu qu'ils appellent de leurs vœux ?

Aioleos: Ils savaient à quoi s'en tenir quand ils ont embarqué sur leurs nefes trop fragiles. Est-ce ma faute si elles furent incapables de les porter à bon port ? Si leurs flancs assemblés n'étaient faits de fer noir ?

Meti : Les hommes avaient cela en tête : leur éternelle gloire plutôt que de mauvais descendants. L'or non corrompu plutôt que le blé qui meurt.

Aioleos : Le blé. (un silence) Lui aussi tu l'as pris ?

Meti : Non. Tu l'as pris.

Aioleos : Je suis ami du blé qui goûte ma caresse, l'été quand il se nourrit du soleil.

Meti : Tu le couches à terre où il pourrit.

Aioleos : Celui-ci, je te le laisse.

Meti : Je prends.

Aioleos : Qu'en feras-tu ?

Meti : J'en ai déjà tressé les tiges, lentement, sûrement en les laissant bien vertes pour que leur force ne se perde.

Aioleos : Et puis ?

Meti : J'en ai fait un anneau qui n'est destiné qu'à toi seul. Toi seul peut le porter. Lorsque tu le porteras, il sèchera peu à peu. Il te privera de ta force, toute ta force.

Aioleos : Voici donc ta vengeance.

Meti : En effet.

Aioleos : Tu as de la sorte tout prévu, durant mon sommeil.

Meti : La ruse ne dort jamais. (un silence)

Aioleos : Et bien si tu passes à ton doigt l'anneau de neige, je mettrai au mien l'anneau de paille que tu as tressé à mon attention. Le vent, tant qu'il souffle, ne dort jamais.

Meti : Toi aussi tu sais manier la feinte. De quoi me parles-tu ?

Aioleos : Tu ne devines point ?

Meti : Je n'ai pas ton agilité.

Aioleos : Il m'a semblé que tu étais capable de me suivre.

Meti : Je suis ton enfant et comme toi je cours sur l'écume des vagues dès que le soleil paraît.

Aioleos : Pas assez vite toutefois pour atteindre la neige des purs sommets.

Meti : (riant) Tu évoques des choses abolies.

Aioleos : Alors si elles sont abolies, va les chercher pour moi.

Meti : (avec colère) Comment pourrais-je défaire ce que j'ai provoqué ?

Aioleos : Tu vois, mon enfant, mon soleil, même toi tu ne peux réécrire les pages qui sont lues. Moi seul connais les mots amis pour le faire.

Meti : Je ne te crois toujours point.

Aioleos : A ta guise. (un silence) Si tu souhaites demeurer seule en ce monde sans âme, tu le peux. Or tu n'as plus rien à dévorer que toi-même, vile chose devenue. Par contre si tu m'accompagnes pour faire revivre ce dernier alors tu pourras à nouveau te distraire.

Meti : Comment sais-tu que je m'ennuie ?

Aioleos : Je n'ai qu'à poser le regard sur toi.

Meti : Et bien ?

Aioleos : Tu respirez le malheur et la mort des amis. Veux-tu que je te dise comment faire ?

Meti : Comment faire ?

Aioleos : Au lieu de vouloir tout fixer en l'immobile, je te dis de courir et reprendre souffle pour toujours, regarder la cime que dore le matin. La prochaine à prendre plus que toute autre chose parce que tu le veux et qu'elle le désire. Cela dans le souffle du printemps ou la chaleur de l'été, peu importe. Cela parce que rien d'autre ne compte en cet instant anéanti. Peux-tu admettre qu'après même la ruse peut s'éteindre ?

Meti : Je suis immortelle.

Aioleos : Non. La ruse tue la ruse et toi aussi tu assèches tout. (un silence) Ma venue te convient ; à nouveau tu peux croire en ta force. De nouveau tu l'exerces à aplanir, à niveler afin de jouir de ce triomphe absurde. Quand je serai parti, tu redeviendras ce que tu es : une bête morte...

Meti : Que me proposes-tu ?

Aioleos : D'abord d'écouter. J'ai à dire tant de choses avant de me rendormir. D'unir nos forces pour que ce monde reprenne vie car la vie flamboyante n'est que ruse et partage d'inutile. Elle dépense sans compter et s'abolit pour reprendre ensuite son cours dont le sens nous ignore.

Meti : Je me suffis à moi-même. Ce que je sais et que tu ne devines peut toujours me servir.

Aioleos : Pauvre petite chose sans souffle ! J'aurais dû me douter de ta haine si vieille. Car il s'agit bien de haïr ce qui vient d'ailleurs, n'est-ce pas ?

Meti : De toi ou de moi qui va subsister ; voici ce qui m'importe.

Aioleos : Alors ce sera toi.

Meti : As-tu une raison à m'en donner ?

Aioleos : Tu vas réunir dans tes seules mains la peur, le ciel étroit d'un bleu intense, la marche mécanique vers la mort ; tout ce qui n'a pas de sens sauf peut-être l'illusion d'un ordre immuable. Tu vas forger tout ce malheur et en convaincre les astres, les pierres, l'esprit des créatures, leur disant : je sais

votre misère et si vous me faites don de vos pensées, je saurai vous rendre la grandeur.

Meti : Comment sais-tu ce que je pense ?

Aioleos : Je ne sais pas ; je lis sur tes lèvres et j'entends le moindre de tes pas. (un silence) La mer n'existe plus mais j'en ai le souvenir ; alors ces choses amies qu'elle contenait et que j'aimais voir ne sont point mortes puisque je suis en vie.

Meti : Ton discours m'intéresse. J'ai moi aussi le sens de la beauté du geste mais ailleurs, dans l'absolu triomphe et dans l'inanité.

Aioleos : Ce n'est qu'une ultime folie.

Meti : Tu ignores de quoi je parle.

Aioleos : Je t'écoute.

Meti : J'ai pour désir la chose la plus élevée : l'unicité, l'être unique, le retour à l'ordre premier. Toute ma force s'y consacre, rien d'autre ne possède mon esprit. Ce que tu veux voir revivre n'est que désordre, diversité, lutte et affrontement. Tu n'as pas de mémoire, dis-tu ; or moi je la possède toute. J'aimerais croiser, pouvoir oublier les actes d'horreur, les souffrances infinies subies ou imposées.

Aioleos : Ainsi donc tu as quelque pitié en toi.

Meti : C'est parce que j'ai eu pitié que j'ai oeuvré sans cesse.

Aioleos : Que veux-tu dire ?

Meti : Je suis née après ton départ au bord du monde, là où s'élève une vaste montagne. La seule qui restait, dit-on et qui retenait l'ombre ; à ses pieds se mouvaient les êtres que tu nommes les hommes qui pour moi sont des scorpions. Leur gloire se voulait effrayante, leur jeunesse absolue sous la muraille du ciel. Leur regard se dit mortel à toute chose qui le soutient. Toi tu n'étais point à mes côtés pour me donner conseil et force. J'ai donc grandi parmi eux, par eux. J'ai écouté leurs paroles terribles, vu leurs coeurs endurcis, leurs actes sans pardon. Puis lorsque mes forces sont venues, j'ai décidé de les détruire.

Aioleos : Car tu avais pitié d'eux.

Meti : Où trouver la paix, la véritable paix sinon dans l'absence et le silence ?

Aioleos : Ton désir fanatique t'aveugle. Ne vois-tu point que tout est diversité ?

Meti : Pas sur Solarius. (un silence) Ici on ignore l'homme, la terre cultivée. Il ne reste rien des splendeurs d'autrefois ; on ne recueille aucun amour et nul ne le murmure. J'y veille ; ce sont mes lois.

Aioleos : Je viens pour mettre à bas tes lois, moi qui naît dans les plaines ou encore les villes, au milieu de la mer. Dans leur propre course je rejoins les lions et les loups.

Meti : Je ne sais de quoi tu me parles.

Aioleos : Tu n'es que chagrin ; non, je n'ai un enfant tel que toi.

Meti : Pourtant, je le suis. Ma mère était Lil, l'obscur, la puissante.

Aioleos : Je ne me souviens point d'avoir eu commerce avec la nuit.

Meti : Cependant cela s'est fait.

Aioleos : La roue de l'univers tourne et broie les mondes dont elle forge les soleils des morts. (un silence) Viens à moi, enfant dont je ne sais rien. Viens, écoute le vent qui court dans la sombre plaine. Ecoute-moi me plaindre, écoute-moi te raconter chacun de mes éveils dans les étés ou les hivers. Viens entendre la longue litanie de mes sommeils... Autrefois pour avoir voulu reprendre aux dieux ce ciel et cette eau que j'adorais, je fus puni. Tu seras le vent sans aucun avenir ; jamais tu ne pourras construire que des dunes mouvantes. Tu seras l'éternel inconsolé et ta finesse te perdra puisque rien ne dure et que ton ombre t'aura abandonné. Voilà ce que les dieux cruels m'ont imposé.

Meti : Les dieux n'existent pas.

Aioleos : Peut-être as-tu raison.

Meti : La gloire seule compte.

Aioleos : Peut-être ... En l'attendant veux-tu bien m'écouter ?

Meti : Pourquoi pas ; je n'ai rien d'autre à faire.

Aioleos : Aimes-tu les belles histoires ?

Meti : Quand j'en écris la fin.

Aioleos : La fin t'appartiendra.

Meti : Soit.

Aioleos : Alors approche-toi. (Meti s'approche de lui lentement avec méfiance) Plus près. Viens ; que risques-tu ?

Meti : Le vent saisit fort bien ses proies et les entraîne en sa folie.

Aioleos : (s'approchant à son tour) Mon enfant qu'y puis-je si je suis inconstant ? Ici je n'ai que toi à séduire, à réveiller, à magnifier. Pour cela il te faut mon récit qui vaut tous les récits. Et puisque je dois finir autant te donner cette merveille.

Meti : (s'approchant tout près) Parle donc.

Aioleos : (se saisissant d'elle doucement, étreignant ses cheveux) Ferme tes yeux pour une fois, mon enfant. Voici... Le repos t'envahit ; tu vas connaître la paix du matin et du soir mêlés. (il lui ferme les yeux) Tout n'est que rêve et puisqu'il en est ainsi je vais te raconter le mien qui n'est rien d'autre que toi-même.

Meti : (toujours les yeux fermés) Tu veux dire que je n'existe que par ton rêve, le vent ?

Aioleos : Bien sûr.

Meti : Cela me convient.

Aioleos : (la berçant doucement dans ses bras) Ainsi se fit le monde. (un silence) Lorsque je l'ai connu il bruissait de violence à mon premier éveil. Comme présent j'avais un char de feu

tiré par les démons de l'orage et leurs cris incessants accompagnaient ma course. J'étais fait alors pour façonner la terre, la pétrir, séparer d'elle les eaux. Je le fis.

Ensuite quand le feu retomba, la terre noire se couvrit des blés serrés jusqu'à en oublier l'horizon. J'étais tel un enfant perdu au milieu d'eux, jouant de leur souplesse ; émerveillé de la couleur dorée. Je ne me doutais point que cette merveille devait servir aux hommes, mourir comme eux puis renaître sans autre fin que celle du monde lui-même.

Blés de mon pays, mer des songes
habit d'or qui revêt toute terre
lenteur qui sur mon passé pèse de son sommeil
désormais me fait épris d'éternité.

Pure pensée nourrie de nuit, pavée d'argent
je t'accompagne de ma présence discrète
et mon espoir malgré tout se récite
devant ce firmament offert au milieu de la mer,
[ivre de ses conquêtes.

J'attends ainsi l'improbable victoire
pauvre chose que l'onde amène là où elle veut
gardien des morts amis et des bêtes abolies
prince de nulle part amoureux d'une image.

Pourtant parmi ces êtres rencontrés
tellement sûrs de ce qu'ils ne savent pas
je suis, traçant le sillage de mon rêve
puisque tout ceci me vaut ce souffle sur les blés
[de mon pays.

Ces blés, cette terre que j'ai perdue voici
[longtemps

par de fastes trahisons dont je n'ai souvenir
et que peu à peu je reprends à la mort
à la méchanceté des vagues amères.

Blés dorés qui ne servent à rien
et que pourtant j'adore un à un
vous que l'orage peut coucher par milliers
comme les hommes meurent à la guerre.

Vous qui battez au vent mauvais
à la brise légère et m'avez sans pitié aucune
là-bas exilé au plus profond de l'océan
sous le ciel parfumé en cette nef rugueuse
[et vieille.

Mais voilà le matin qui me porte vers vous
ouvrira toutes les portes qui étaient closes
parce que depuis ce temps j'ai placé les étoiles
[elles-mêmes
et elles sont toutes assemblées en ma main
[caressante.

Blés de mon pays, jeunesse enfuie
permets-moi cette fois d'être moi-même !

(un silence)

Meti : A quoi ressemble le blé des hommes ?

Aioleos : c'est ce qu'ils sèment de leurs paisibles mains ; une
graine blonde et soyeuse partagée par le milieu. Avec celle-
ci ils sèment aussi les idées de la paix du soir dans le jardin
du soleil. Cette graine est douce dans la paume ; son goût
acre. La terre ne s'en rassasie jamais. (un silence)

Il est bien loin désormais le temps des maisons de roseaux, des voyages le long du vaste cours des fleuves. Tout se bâtit dans le vacarme assourdissant où les êtres s'épuisent et dispersent les richesses de la terre. Ce que l'orgueil peut élever se doit élever ; ce que l'être peut subir, il le doit subir, relégué au rang du bétail le plus vil, en deçà du bien et du mal. Ainsi les anciens jours furent-ils changés dès avant mon premier sommeil.

Meti : Ce fut ta volonté ou bien celle des hommes ?

Aioleos : La leur ... Parmi les hommes se trouvent des victimes et des bourreaux, des brebis mêlées à des loups féroces. Pourquoi ne le demande point car je ne connais l'origine de ce mal.

Meti : Je crois le savoir.

Aioleos : Dis-le moi.

Meti : La vie se nourrit d'elle-même, dépourvue de la conscience de ses actes. Mais les hommes ...

Aioleos : Certains hommes ont lutté, des femmes aussi.

Meti : Trop peu. Les autres furent cupides, cruels et dépourvus de sentiment. Voilà pourquoi je les ai réduits à rien.

Aioleos : Comment as-tu fait ?

Meti : Par leurs machines, par leur folie d'oublier, leur peur de la mort, leur quête insatiable d'éternité et de plaisir.

Aioleos : Je me doute que cela fut aisé.

Meti : Détrompe-toi.

Aioleos : La ruse se divise en autant d'êtres affrontés.

Meti : Certes, jusqu'à se refaire en entier telle que je suis devant toi. Ainsi je me suis appliquée à reprendre mon cours souverain, à être l'unique.

Aioleos : Voici donc ton bonheur.

Meti : Dis-moi ce qui manque à mon bonheur ?

Aioleos : Ton bonheur ou le bonheur ?

Meti : Le mien.

Aioleos : Rien sinon le bonheur des autres mais ceci n'a aucun sens pour toi.

Meti : Pas vraiment.

Aioleos : Le bonheur sans les autres, après tout ...

Meti : Pourquoi me dis-tu cela ?

Aioleos: L'homme doit se frotter à l'homme, sinon ...

Meti : Sinon ?

Aioleos : Il s'assied et il meurt.

Meti : J'ai tout ce que je peux souhaiter ici : toujours le même spectacle où rien ne change, aucune angoisse du lendemain ; même toi tu viens à la même heure afin de me parler.

Aioleos : Tu t'en satisfais ?

Meti : Puis-je l'être autrement ? (un silence)

Aioleos : Hélas les anciens jours sont changés en poussière.

Meti : Fais donc les revivre si tu l'oses.

Aioleos : M'en empêcherais-tu ?

Meti : Non.

Aioleos : Je comprends ... Sais-tu que si je le fais tout recommencera ; le temps se remettra en mouvement et tu devras à nouveau affronter petites ou grandes lâchetés habillées de fortune. A nouveau tu auras, mon enfant, tes ennemis à vaincre sans savoir quels sont leurs complots avant d'avoir contemplé leurs visages.

Meti : Fais-le ; qu'attends-tu ?

Aioleos : Je serai contre toi, avec eux durant ces jours revêtu de mes splendeurs, prêt à t'anéantir. Jamais plus je ne serai à tes côtés comme à l'instant car j'aurai oublié une fois encore d'où je viens et quel demeure mon but.

Meti : Je n'ai pas d'autre désir. Fais-le.

Aioleos : Qu'il en soit ainsi. (il s'éloigne lentement de Meti et amorce de lents mouvements des bras, les paumes vers le haut et vers le bas)

Meti : Où étais-tu, mon père, quand j'avais besoin de toi ? De ta chaude présence ? Tu étais ailleurs dans un sommeil

fastueux et d'étranges misères. Quels rêves as-tu pu parcourir qui me sont étrangers ? Ma mère ne savait rien qu'une image fugace qu'elle me contait parfois. Quand j'avais besoin de toi, tu n'étais que mystères, lenteur, pensée diffuse ; j'ai grandi avec cette absence obsédante. Maintenant tu veux reprendre le cours de ce qui n'a jamais été ...

Aioleos : (finissant ses gestes par la montée de sa main droite vers le ciel) La vie est à ce prix, les jours ont cette exigence absolue. De toutes les façons j'aurai beau faire tu remporteras le dernier acte ; cela je le sais, tu le sais. Mais peu importe vraiment car j'aurai pris chaque flot de la mer avant qu'elle disparaisse de tes yeux immortels. J'aurai repris vie pour faire de ce désert tout ce qu'il contient de caché. (il revient à elle et la prend dans ses bras) A présent, puisque tu écoutes, écoute.

Meti : Je t'écoute.

Aioleos : Les choses, les êtres vont ensemble. Ensemble ils s'assemblent ou s'anéantissent pour ailleurs tout recommencer. Tout finit ainsi, commence ainsi. (la lumière doit alors s'ouvrir et une projection se dérouler sur le fond de la scène, très rapide et majestueuse. D'abord la mer à l'aurore, sous l'eau avec la lumière en haut avec une forme sombre qui passe, indifférenciée. Puis un jaillissement de couleurs, des fleurs vues de très près, des champs de blé à hauteur des épis que l'on écarte de la main. Puis un champ de neige menant à un sommet de montagne où vient le couchant et la nuit.) Personne ne s'en va de Solarius ; personne ne le quitte ...

Meti : Tu es son souffle.

Aioleos : La mer va revenir, mon enfant.

Meti : Tu as fait ceci pour moi ?

Aioleos : En doutes-tu ?

Meti : Tes ruses valent bien les miennes.

Aioleos : (riant) Il est fini le temps de la maison de roseaux, son nom n'a plus cours. Je vais te révéler un mystère, un secret que même les dieux ne connaissent point. (un silence) En ce temps je vécus où le monde regorgeait de mille énigmes. Il était accablé de richesses, de bruit, de misères, de confusions. J'étais jeune alors, épris de belles moissons, des cris d'oiseaux, du chant des femmes à la fontaine et les bêtes m'aimaient ... Je n'ai rien vu venir ... La femme me fit vêtir des vêtements tissés, boire le vin fort fait pour s'enivrer sous des plafonds aux poutres peintes. Ta mère, Lil, sait cela mieux que moi. En te donnant naissance elle a fait mon exil et nulle force ne s'y opposa ... Je devins le lointain, l'inconsolé, le prince qui a perdu sa cité sans en clore l'enceinte, le soir sans lendemain.

Meti : Et pourtant ?

Aioleos : Je l'ai aimée, je l'aime encore comme une terre trouvée, conquise et puis perdue. La terre noire de la nuit. (la lumière baisse de nouveau)

Meti : Ce que tu me décris n'a jamais existé.

Aioleos : La lune à son lever et son coucher ; les lions, les sages le savent bien. Celui qui demeure étendu ne sait rien de la justice ; il l'imagine à peine. Celui qui veut être de vent connaît tous les pays du monde où naissent de jeunes héros.

(un silence) Maintenant que je t'ai dit ce secret, que l'univers rêve à son ordre et qu'il nous rêve, laisse-moi m'endormir.

Meti : Je ne veux pas te perdre.

Aioleos : Il le faut pourtant.

Meti : Reste avec moi, assis dans la lumière.

Aioleos : A toi d'exister pour ce labeur.

Meti : Ne m'abandonne pas de nouveau.

Aioleos : Je fus abandonné. (un silence ; se séparant de Meti)
Et maintenant puis-je savoir quels sont les véritables songes ?
Puis-je dormir enfin et ne pas me réveiller au son d'une quelconque voix ? (il met lentement genou en terre et s'allonge face au public en disposant la main sous sa tête).

Meti : (se précipitant sur lui) Non. Non, je ne veux pas !

Aioleos : Je dois partir.

Meti : Pourquoi ? Pourquoi ?

Aioleos : Le vent doit mourir, le printemps doit céder la place, la jeunesse s'éteindre et devenir nostalgie.

Meti : Je n'ai que faire de ton récit.

Aioleos : (s'endormant) Il demeure le seul.

Meti : (se levant) Le vent, mon père est mort ! (elle courbe la tête et s'éloigne vers le fond de la scène) Vraiment les

anciens jours sont changés en poussière. (A ce stade le devant de la scène devient sombre et l'on ne distingue plus qu'une forme obscure à la place d'Aioleos)

Aioleos : De mon nom surgira le pays
celui, perdu, que je cherche depuis toujours
l'éternel qui fut mon obsédante quête
visages réunis de sourires et de craintes.

De lui vient toute richesse, l'or de la pensée,
dans ses rêves aux doux embaumements
s'anéantissent mes colères injustes et nécessaires
par lui se calment les vertiges insensés.

Comme une mère, il m'attend
immobile, sans mon souffle, ma parole si rauque
il me manque toujours là où tout se ressemble
où es-tu mon pays ?

Pays de vent, de puissante misère
Pays de gloire et de fumée
si tu n'es rien, je ne suis pas ...

(La lumière baisse encore ; Meti d'une course rapide et silencieuse revient vers la forme étendue qui n'est plus que sable et la disperse à coups de pieds)

Meti : Voici les débris de mon âme ! Voici ce que j'en fais !

Noir.
(on entend le bruit de la mer)

FIN

Cette pièce de théâtre a été écrite par Jean-Louis Augé. Elle a été achevée à Castres le 13 juillet 2017.

S.I.C.

Conclusus est.

Aetas LXII

